

La ville, la mine, l'équipe de foot, l'abus de bières et Nath. Voilà tout ce que je quittais.

Cette histoire aurait pu commencer la veille, mais j'avais encore soif de caresses, de baisers tendres et humides, de corps qui se fondent dans un long éclat d'amour, de culbutes, d'un regard enfin qui me dit : « reste, garde moi, laisse filer l'émotion jusqu'à ce qu'elle s'éteigne, lentement... » Et c'est pourquoi, il y eut retard à l'allumage. Disons que la raison d'état prévalut; l'avenir incertain s'effaçait, retour à la case départ. Après s'être dit au-revoir, salut, tchao, chaochao, bonsoir... À... ni demain ni Dieu... Lors, l'heure du départ venue, à l'ultime troisième coup de sifflet du chef de gare, il fallut bien se séparer...

Les séparations sont souvent difficiles, tout dépend de la destination; d'abord les sacs - qu'est ce qu'on prend ou pas ? - puis les mots, les ne m'oublie-pas, écris-moi, guère plus brillants. Enfin, il y a les autres, tous les autres, le genre humain. Ceux qui sont là pour vous - ou pour eux quand c'est une libération de vous voir partir - ça s'agite sur le quai, un mouchoir à larmes dans la main en signe de reddition, des bras qui saluent, des dos qui s'affichent trop vite pour cacher la joie de ne plus vous voir et ceux que l'on ne verra jamais car les pieds sont ancrés dans le bitume de la tristesse, les souliers vernis soudés à la ligne blanche aussi

sûrement qu'un gros, une grosse, s'écroule de tout son poids sur la place vacante mitoyenne de la votre, libre quelques instants plus tôt de toute sociabilité, vous projetant contre la vitre, ce qui produit sur celui qui gère le quai, l'impression que dans un dernier mouvement vous tentez de le retenir près de vous... L'angoisse : « il ne va pas rester quand même ? » Voilà ce que sont les masseux, une catégorie non négligeable de la population qui abuse de votre position inconfortable : tête penchée par la fenêtre à glissière du compartiment, le corps à moitié tordu pour profiter au maximum de la dite ouverture et du dernier sourire de cet autre moi abandonné sur le quai... comme il est pénible, alors qu'on ne désire plus qu'un grand verre de bière bien fraîche pour évacuer les tensions, de se retrouver assis à califourchon sur une cuisse molle, dont le propriétaire s'offusque en parfaite mauvaise foi et vous lance :

- Jeune homme, faites un peu attention...

Voilà ma situation : le cœur brisé par l'émotion et les fesses par le manque de moyens d'expression sur cette banquette SNCF, de fort piètre qualité d'ailleurs.

La grosse, quant à elle, semble satisfaite de la situation. Elle sourit béatement à ses voisins, ainsi qu'aux miens par la même occasion, sans modifier le moins du monde sa position *mashmallow*, estimant sans doute que je possède tout mon dû d'espace vital et ne dois attendre de sa part, aucune quelconque générosité du style « Montand chante pour Solidarnosc » voire « Les Enfoirés s'époumonent à vos frais ». D'autorité, son panier en osier se trouvait déposé sur l'unique espace libre près de la porte. Quiconque eut voulu pénétrer dans le compartiment eut fait le voyage debout !

Cette femme - appelons-la ainsi puisque le Seigneur, dans sa cruauté, a transformé cette baleine en humaine consommatrice effrénée - cette femme donc, en véritable et volumineuse caricature de la provinciale maraîchère, vêtue d'une robe à fleurs aussi monstrueuses dans sa conception que dans sa finition, de sandales sans âge et de bas à plis, tenait mon dégoût en haleine et ma santé mentale à la limite de la rupture. Il fallait réagir. Je plongeai une main avide dans mon sac et en extirpai de ma glacière improvisée une première bière fraîche.

33 cl de bonheur accompli; je rotai sans ménagement, pointant mon bec dans la direction de l'ostréicultrice. Du coup, elle évacua son postérieur vers le panier en osier,

traumatisant dans le mouvement les trois autres passagers assis du compartiment. J'avais de quoi m'étaler.

Face à moi, sous une carte postale jaunissante proclamant la beauté des gorges du Verdon, un couple de vieilles ombres finissait de se dorer aux premières chaleurs de mars, et une jeune fille se rongait les ongles dans l'attente d'être reçue par un chef de service moustachu, pourvoyeur d'un travail comme le témoignait la lettre d'embauche qu'elle ne cessait de lire et triturer. Elle comptabilisait déjà les premières joies et récompenses d'un salaire durement sué sous les néons exotiques d'une succursale encombrée d'anciens futurs cadres supérieurs. Stoppés nets dans leur magnifique réussite sociale par ce trop fameux responsable du personnel, aigris et déprimés, abonnés aux loteries diverses, eczémateux des tickets à tirage immédiats, ils mesuraient la longueur du mépris à afficher pour ce premier rendez-vous d'embauche.

Elle devait le rencontrer à onze heures tapantes. Diable, diantre ! N'était-elle pas déjà en retard ? Avant même d'être embauchée, cela prouvait au moins une certaine force de caractère, sûrement situé dans ces ongles qu'elle ne finissait pas de grignoter. La faim sans doute...

Ces trois passagers, têtes baissées, sans envisager la fuite, tentaient de disparaître entre les coutures des sièges en skai. Seule l'ogre marmonnait dans son coin, bajoue contre le carreau de la vitre de couloir, mains repliées sur son bas ventre plissé, prête à crier si je m'approchais. Par expérience, je n'approuve pas la zoophilie. Toutefois je l'aurai bien confiée à un camarade de jeu dont les attributs sexuels sont proportionnels à la taille de ses biceps - un amateur de Proust qui aime s'entretenir dans les fermes avec la volaille locale.

Dans un silence relatif, ponctué de divers borgborygmes, nous effaçâmes de la carte les vallées rayonnantes et les vertes collines pour pénétrer dans la zone industrielle peuplée de cheminées dégorgeant leurs émanations en volutes inoffensives.

Lyon... Capitale des Gaules... La future jeune employée modèle s'est levée bien avant l'arrêt complet du train, en gare de Part-Dieu, estimant qu'elle pourrait ainsi intervenir sur les éléments, arrêter la pendule du temps, prouver sa bonne volonté; avant de fuir vers le corridor, elle avait, quand même, eu la présence d'esprit de s'asperger d'une eau de toilette bon marché, et de déclancher ainsi chez la « baleine » une cinglante réplique :

- Mais elle veut tuer toutes les mouches du train celle-là ! Quelle poésie chez une femme à l'air si frustré. Quel réconfort d'une toute petite formule assassine elle avait prodigué à cette jeune femme - qui ne demande qu'à payer ses impôts, la sécu, la retraite de cette vieille dondon... qu'un peu plus de stress... Aurait-elle assez de moignons avant son rendez-vous ?

La Part-Dieu. Enfin débarrassé de la chose afalée, je cherche désespérément un panneau pouvant m'indiquer un horaire, une direction, quelque chose, vite, avant de succomber à la tentation de me jeter dans le premier TGV qui remonterait sur Paris, chemin diamétralement opposé au but que je me suis fixé...

Soudain, un agent de la SNCF apparaît au loin sous sa casquette :

- Monsieur, s'il vous plaît, un renseignement
- Adressez-vous aux renseignements
- Merci, où sont-ils ces braves gens ?
- Prenez tout droit jusqu'au magasin de friandises, c'est juste après.
- Vous êtes trop bon, merci encore.

Les trois étoiles bien brillantes agraffées au-dessus de sa visière de couvre-chef ne lui donnaient pas encore le statut de bonne pâte, mais elles en frémissaient d'aise... Je croise à travers les allées, des lyonnais au regard de parisiens, l'œil terne avec en plus cette désespérance de n'être que des provinciaux; Béton partout, les couleurs industrielles s'affichent avec éclat dans ce complexe commercial géant du centre de la ville. Un habile préposé me dirige sur une voie d'attente, mon train ne partira que vers treize heures trente. Tout dépend bien entendu du respect des horaires; Que faire ? J'ai une légère faim et j'avoue que d'attaquer un pique-nique là, sur les quais, ne serait pas pour me déplaire, mais l'éthique ou simplement l'étiquette m'en empêche... de quoi aurais-je l'air ? Ah mes parents pourquoi ne m'avez vous inculqué cette irrévérence sociale naturelle qui sied si bien aux marginaux de luxe... ô râge, ô désespoir... de grâce crie mon estomac. Les dés sont jetés, j'ai largement le temps d'avaler un hamburger et une bière au fast-food inévitable que toute grande surface se doit de posséder. Bien entendu, j'avais par devers moi, organisé un panier-chef d'œuvre de casse-croûte actuellement entreposé sous trois tonnes d'amertume en compagnie de merveilleuses boissons d'origine belge, levurées à bulles; le tout empaqueté avec amour dans une fine feuille

d'aluminium et posé dans mon sac. Ils devront patienter, ils ont droit au répit des futurs condamnés... La route ferroviaire est encore longue avant de tomber dans la nasse.

Treize heures trente, le train est au rendez-vous, ancêtre parmi les ancêtres, la Micheline tagguée mais poussive se lance dans son enième trajet. Marseille nous voilà, pas de répit, St Charles priez pour nous.

Première étape : Givers, deux qui montent, trois qui descendent. Deux minutes d'arrêt. Le soleil tape sur la carlingue. C'est l'étuve malgré le courant d'air provoqué par l'ouverture de toutes les glissières des fenêtres du compartiment.

Deuxième étape, un village dont le nom sans importance m'échappe complètement. Une jeune fille monte, toute fraîche, mille damned, elle se dirige vers le fond du wagon... je ne vais tout de même pas traverser toute la voiture pour me prendre une bêche !... Allez, c'est l'heure de la Kro du jour, avant qu'elle ne se transforme en cervoise tiède à la mode d'Astérix... mon sandwich est devenu aussi appétissant que le hamburger que j'ai avalé en gare de Lyon l'heure précédente !

La bière est toujours agréable, même lorsqu'elle a perdu un peu de sa fraîcheur, en tout cas rien à voir avec la pisse de chat que l'on m'a servie chez l'américain; pas étonnant qu'ils soient tous obèses ces ploucs, obligés qu'ils sont de boire des litres de soda pour oublier que leur bière c'est de la merde ! La canette vide, accompagnée du sandwich se retrouvent propulsés sur le bas-côté de la voie ferrée... écologiste dans l'âme, mais irrespectueux du remblais, un seul mot d'ordre : JETEZ TOUT SUR LE BALLAST, cela nourrira les rats que les bouchers se feront un plaisir de vous vendre sous forme de pâtés de lièvre, donnera du travail aux cheminots et aux sociétés de service de nettoyage. Vous aurez ainsi l'opportunité de créer des emplois grâce à un geste simple.

Mon choix ferroviaire s'avère stupide; pour ne pas confondre vitesse et précipitation j'ai opté pour le train le plus lent. Malgré toute la dope que je me suis envoyé hier, je trouve que ma Micheline va encore trop vite. Le carnet de Mots-Fléchés, récupéré dans une poubelle de la gare, ou scruter le paysage pour se fabriquer des souvenirs endort passablement lorsque l'esprit est ailleurs, mixant avenir immédiat et passé proche, tirant des plans sur la comète : « je serai alchimiste quand je serai grand... ». C'est long les tortillards !

